

EDITO

L'Odyssée de l'écriture

*"Nous devons aux hommes l'obscurité qui tient les signes
comme la nuit tient les étoiles, puisque nous la partageons
avec eux depuis si longtemps" Michel Ducom*

En Algérie, les femmes algériennes du mouvement AFEPEC, Association Féminine pour l'Epanouissement de la Personne et l'Exercice de la Citoyenneté - qui mènent un combat au quotidien contre l'intégrisme, contre le code de la famille... pour la vie - , mettent en avant, dans leur demande en direction de groupes de femmes françaises, la nécessité de se procurer des moyens de communication, ordinateurs, fax, photocopieurs, pour diffuser leurs idées à un plus grand nombre de personnes. "La force de l'écriture est telle, que l'on tue pour que les mots, *les maux*, se taisent et que le pouvoir reste entre les mains de certains..." , disent-elles. L'écriture en effet est un démultiplicateur de la pensée, de la culture, un démultiplicateur cognitif, une arme pour la liberté¹. Cela a fait l'objet d'une analyse dans l'éditorial du dernier numéro de Dialogue consacré à l'écriture, et différents articles sont consacrés à ce sujet (écriture et formation, littérature de jeunesse, écriture et savoir).

Toutefois, dans les démocraties, si les libertés individuelles et les possibilités d'expression sont en principe respectées, aujourd'hui, du fait de l'informatisation généralisée de la société, le risque est grand de voir les sociétés se diviser en minorités sur-informées et des majorités privées d'accès à la culture, faute d'équipement et de formation aux technologies modernes.

Mais l'écriture n'est pas un outil, et il faudra bien reconnaître que son rapt par des spécialistes de tous bords est plus qu'un vol, c'est une atteinte à l'espèce humaine. Dans ce contexte, le pouvoir d'écrire est plus que jamais un puissant moyen de lutte contre la domination des hommes par un conformisme de la pensée.²

L'écriture a été pendant 5000 ans une chasse gardée pour quelques-uns. Des Egyptologues ont montré que parallèlement à l'invention de l'écriture des hiéroglyphes, s'est développée une écriture cursive, débarrassée de sa dimension sacrée, moins savante et plus pratique. Ainsi coexistaient un langage complexe, parcimonieusement révélé, accumulant les énigmes afin de réduire le plus grand nombre au silence, et un langage écrit secret, une écriture facile, nécessaire, réservée à une caste, une aristocratie.

Mais on peut penser aussi que les Egyptiens ne se sont pas souciés de se servir de la réduction alphabétique, car pour eux l'écriture n'était pas une simple technique permettant de noter la langue, mais elle était avant tout une image du monde. "Le signe est plus qu'une marque, il est un précipité d'un mythe". "De tous les métiers humains dont le dieu Enlil a nommé les noms, il n'a nommé le nom d'aucun métier plus difficile que l'art du scribe". Ainsi, dans de nombreuses mythologies, l'écriture (le code) vient d'en haut : l'écriture est un don des dieux. Le renversement de cette conception sacrée de l'écriture s'est fait lentement dans la tradition grecque : l'écriture devient un fruit de l'ingéniosité humaine, le code vient d'en bas, des sociétés elles-mêmes.³

Cependant, de cette double conception vient sans doute l'ambiguïté, la richesse de l'écriture, elle est à la fois symbole et symbolisme, forme de la pensée et résidus archaïques de la pensée mythique, pensée symbolique élargie. Il n'y a pas de pensée sans langue, mais la langue n'est pas un outil, et ceux qui la considèrent comme un simple outillage, nient à quel point elle est constitutive du sujet. "En faire un outil - comme un silex taillé - consiste à faire de l'homme un être qui aurait ses pensées en dehors des mots"...⁴ L'écriture est à la fois le pouvoir de penser et la condition de cette pensée. C'est une pensée entière, où

¹ Hanz Cibulka, poète anti nazi, écrivait: "Poésie/feu rebelle/nous livrons à la troupe de choc de la nuit/un dur combat/notre arme, c'est notre propre visage".

² Michel Ducom, "*Réel, langue et création*", Bulletin JNE et Cahiers de Poèmes N° 60

³ "*L'aventure de l'écriture*", Catalogue de l'Exposition, Bibliothèque Nationale de France.

⁴ Michel Ducom, "*L'effet civilisateur...*" Cahiers de Poèmes N° 61

s'enchevêtrent le réel, le symbolique et l'imaginaire ; voilà pourquoi la littérature est civilisatrice. "Le miracle de l'écriture, puis de la lecture, c'est de faire émerger de l'inépuisable réservoir des signes disponibles, et de leur combinatoire, une signification précise, médiatrice entre la pensée et la voix, l'œil et l'oreille ; elle rend visibles les ondoyantes et diverses pensées humaines, les matérialise dans leurs chemins et leurs souffles.", écrit Georges Perec.⁵

Dans le Vêda, la lettre "om" signifie un condensé du cosmos ; en vieux saxon, "runa", écrire, c'est entrer dans le mystère, le "chuchotement"... "L'écriture, dit Barthes, est une projection énigmatique de notre corps". Pour les Touaregs, les signes griffonnés dans le sable font référence au corps dont on s'éloigne, "ils partent vers un espace libre".⁶ Ces références à l'aventure de l'écriture, montrent toute la richesse des rapports que les hommes entretiennent avec les signes. Cette aventure est en fait une médiation civilisatrice qui n'est pas le propre des sociétés disparues, "elle donne à l'univers un sens, elle métamorphose le chaos initial en cosmos signifiant, c'est-à-dire chargé d'une densité symbolique riche et ambivalente à l'infini".⁷

Les hommes vivent dans un univers riche en symboles, mythes, aussi vieux que l'humanité - mais toujours réinventés - qui subsistent dans les cités, les rues, la beauté du monde, la force des luttes, comme ils rôdent aussi au détour d'un buisson de mûres (nourriture des fées), l'ombrage d'un chêne, le galop d'un chevreuil dans le lit asséché d'un ruisseau... "La poésie, écrit Aimé Césaire, ne peut être que la vague mentale qui se brise sur le rocher du monde".

Certes, l'histoire de la conquête du savoir est jalonnée d'une mise à distance, voire d'une mise à l'écart de l'imaginaire ; les hommes ont dû se dégager de l'irrationnel des mythes pour construire une vision scientifique du monde... C'est du moins ce que l'on nous dit. Mais les savants ne découvrent pas sans une mise en travail de l'imaginaire, une restauration symbolique par immersion dans le monde du mythe, qui accompagne toute recherche, comme elle nourrit pour chacun l'approche épistémologique de tout savoir.⁸

Mais cette aventure collective de l'écriture se double toujours d'une aventure individuelle : l'écriture individuelle est un discours sans fin qui n'en finit jamais de signifier. Césures du texte, césures de la trame, écouter l'absence, évoquer l'absence : telles sont les voies de l'écriture. La langue de l'écrivain le sépare à la fois de lui-même et du lecteur : "Que la langue soit pour toi, ce qu'est le corps pour les amants, écrit Schiller, c'est lui seul qui sépare les êtres et les unit." Il faut écrire "avec la perte, les restes non oubliés, les mimiques, infiltrés, filigranés dans ma langue, qui portent des odeurs, des sonorités, ... enfouies dans la trame, de ce qui fait l'inouï (étonnant et in/entendu) de mon chiffre singulier..."⁹

C'est cette connaissance forte du trésor du signifiant présent dans toute langue, qui fait dire à Edouard Glissant qu'il faut aujourd'hui "affoler l'imaginaire des hommes, en finir avec une conception univoque de l'identité de chacun ou de chaque culture ; il faut essayer de savoir comment être soi-même en étant l'autre, littéralement. Cela, c'est un affolement poétique, philosophique et intellectuel, un affolement qu'il faut mettre en œuvre...".

C'est cette fiction du réel que l'écriture a pour vocation d'explorer, une réalité mêlée d'imaginaire qui se parle en mots chargés de mémoire individuelle et collective, en rejetant une langue mutilante, une langue aliénée, toute entière soumise à l'utilitarisme, une langue pétrifiée dans une "fixion" du monde, que seule la création peut régénérer "en faisant de la langue un travail", selon la formule de Kristéva.

Aujourd'hui, rien n'est sacré pour la pensée écrite : elle investit des terrains neufs, exigeant l'engagement du sujet dans l'écrit, mais aussi toutes ses facultés sociales et toutes ses audaces. L'écriture est partie prenante de la construction des savoirs.

Le savoir, en effet, ne prend son sens que s'il est conscientisation des processus de création à l'œuvre dans l'acte d'apprendre : c'est pour chacun la condition de sa propre désaliénation : "...La notion de rupture épistémologique, écrit Odette Bassis, renvoie, dans l'acte d'enseigner, à la nécessité d'une autre notion -

⁵ Opus cité note 3

⁶ Opus cité note 3

⁷ François Laplantine, "Les trois Voies de l'Imaginaire", Payot.

⁸ Voir à ce propos : "Défis et Conflits de l'invention", par Odette Bassis, dans "Se construire dans le savoir", ESF Editeur.

⁹ Voir, Odette Toulet Castéra, "Ecoute l'absence", Variations sur Ecriture et Psychanalyse, Cahiers de Poèmes N° 62.

celle de rupture épistémique - liée, elle, à l'histoire subjective et à la psychogenèse du sujet apprenant..." Dans cette articulation -"qui fonde la problématique d'auto-socio-construction du savoir"¹⁰ - il n'est pas douteux que la langue, la parole, mais aussi (et peut-être surtout ?) l'écriture, le pouvoir d'écrire, et son corollaire, le développement subversif de l'imaginaire sont plus que jamais de puissants moyens de lutte contre l'échec et le conformisme de pensée.

C'est ici que les ateliers d'écriture, en tant qu'ils affirment l'idée que tout le monde est capable d'écrire, brisent les hiérarchies sociales et les savoirs-pouvoirs de la pensée hiérarchique. "Abordant aussi bien la philosophie que les sciences, la poésie que le roman, aussi bien les mythes que l'articulation symbolique-imaginaire-réel, la production d'écriture des ateliers est créatrice de nouveaux rapports sociaux... L'écriture partagée devient constituante d'un nouveau lien social..."¹¹

L'écriture est un des lieux où se "créent les conditions pour que puissent entrer en synergie les forces créatrices qui ont produit science et culture avec les forces créatrices qui sommeillent en chacun."¹²

La poésie (l'écriture) a écrit Celan, est "un boomerang sur le chemin des mots". Si le savoir est ce qui donne sens à l'aventure humaine, l'écriture en est sûrement l'Odyssée. Celle d'Ulysse, certes. Mais aussi celle de Joyce, du côté de Dublin, cherchant un sens, par l'écriture, à ce qui n'est que foisonnement des possibles, liberté. Ulysse était d'Ithaque, mais Joyce nous rappelle que cet aventurier de l'âme humaine, Ulysse, était aussi, trois mille ans plus tard, des quartiers louches de Dublin.

Tous Ulysse, telle est notre raison de vivre.

Il est hors de doute que l'écriture y prend une large part, elle qui est, selon le mot d'Henri Pichette, "une salve contre l'habitude".

Pierre Colin

P.S. Dans les deux numéros de Dialogue consacrés à l'écriture, des problématiques proches ont souvent été travaillées ; cette seconde publication, d'une manière complémentaire, voudrait cependant insister sur la question du sujet, de l'imaginaire et de la culture. Il en faudrait bien d'autres pour rendre compte, comme l'écrit Marie Serpereau dans le numéro précédent, pour rendre compte de la diversité des champs explorés, des pratiques et des projets, que l'aventure de l'écriture a générés dans notre mouvement et en dehors de lui (voir les revues d'écriture, nées dans la mouvance du Gfen, les fêtes de la création, les ateliers de rues, animés dans les villes, la participation à de grands festivals, comme Uzeste, ou Avignon...).

¹⁰ Odette Bassis, "*Se construire dans le savoir*", ESF Editeur.

¹¹ Article cité note 4

¹² Opus cité note 10